

AVANT-PROPOS DE LA RÉDACTION

La présente livraison de la *Revue économique et sociale* est composée de trois parties. La première rassemble des textes prolongeant les analyses entreprises dans le numéro précédent sur le thème du vide et du trop-plein et des débordements qui en découlent dans le monde de la vie. Le deuxième s'intéresse au management des organisations et de ses pratiques en matière de leadership, avec le souci de les délivrer du désenchantement dans lequel le monde moderne tout en rationalisation les tient. La troisième partie regroupe des entretiens avec des auteurs de livres récemment parus qui questionnent l'hubris propre à notre *postmodernité*.

Présentons à rebours les contenus de ces trois moments.

Parmi les entretiens qui forment la dernière partie, deux économistes, auteurs d'ouvrages récents, s'expriment sans fard. Serge Latouche, chantre de la décroissance, défend l'urgence qu'il y a de décoloniser notre imaginaire. Pourquoi s'acharner, avance-t-il en quelque sorte, à prétendre gérer la croissance, alors que selon toute vraisemblance celle-ci ne reviendra pas? Une invitation à vivre de façon frugale! Marc Chesney fustige quant à lui l'irresponsabilité des représentants du monde de la finance qui semblent faire fi des questions inquiètes qui leur sont posées, n'y répondant pas plus qu'ils ne répondent de leurs actes. Fustigeant un monde de la démesure, l'économiste zurichois rappelle que sa discipline renvoie à la vie en société et ne saurait être cantonnée aux seuls aspects financiers! Trois autres entretiens complètent cette partie. Christelle Pineau, anthropologue, traite de l'attrait pour les vins naturels. Crise sanitaire oblige, Sandro Cattacin, sociologue, montre combien les sciences sociales sont à même de permettre des éclairages sur la crise de la Covid-19, alors que l'on a surtout entendu depuis le début de la pandémie des explications d'ordre biologique ou médicale. Sur le même thème, celui de la crise sanitaire, Peggy Larrieu, juriste, a dirigé un ouvrage sobrement intitulé: *Sans...* Le dossier qui constitue la deuxième partie de ce numéro aborde des pistes pour réenchanter le management. L'on peut dégager à cet égard, dans le monde francophone, trois types de critiques. D'abord une critique menée de l'intérieur d'une école de commerce dans les années 1970, incarné par le courant anthropologique qui s'est développé à HEC Montréal. Le professeur Alain Chanlat¹ se dressait contre la tendance à la scholastique dans les *Business Schools* où, avec le modèle de la professionnalisation des enseignants dès les années 1960, que ce soit par le biais de la méthode des cas ou d'approches plus théoriques basées sur des bibliographies par exemple, le discours se substituait souvent à la réalité. En mettant en évidence l'insuffisance des théories de gestion à affronter les transformations sociétales et organisationnelles, il enrichissait l'imaginaire du management. Mentionnons ensuite la charge critique de deux professeurs de l'école des Mines de Paris, Blanche Segrestin et Armand Hatchuel², qui ont mis en évidence combien la financiarisation de l'économie est contraire au souci d'innovation qui ne peut se développer que dans le temps long. Du reste, comment cela se fait-il, questionnaient ces

¹ A. Chanlat et M. Dufour (dir.). *La rupture entre les entreprises et les hommes: le point de vue des sciences de la vie*, Québec/Amérique et éd. d'Organisation, 1985.

² B. Segrestin et A. Hatchuel. *Refonder l'entreprise*, coll. «La République des idées», Le Seuil, 2012.

spécialistes de l'entreprise, que, contre toute raison logique juridiquement parlant, nous avons pu nous laisser aller à penser que les actionnaires étaient les propriétaires d'entreprise sous prétexte qu'ils en possèdent des parts en actions? Enfin, le troisième courant critique regroupe divers apports dont le but est de réenchanter le management, ce dont témoigne notamment les articles formant le dossier dirigé par Geneviève Morand: *S'inspirer du vivant pour mieux manager*. Tentons une mise en perspective de ce troisième moment critique. On a beaucoup entendu parler ces dernières années d'«entreprises libérées» ou d'«holocraties», par exemple, soit des modalités de management renvoyant au souci de créer des unités agiles loin des effets pesant des organisations par trop hiérarchiques. On retrouve ce type d'idées déjà chez Arthur Koestler et sa notion d'«hétéarchie» pour fustiger les bureaucraties étouffantes incapables de libérer les énergies; aussi dans les travaux de l'économiste lyonnais François Perroux et ses «unités actives»; encore chez Alvin Toffler et l'«adhocratie» pour répondre à des environnements devenus totalement instables. Ces approches s'inscrivent dans une recherche d'efficacité productive avec en arrière-plan, parfois, les capacités quasi auto-organisatrices qui nous rappellent les approches sociotechniques. La perspective de Geneviève Morand, fondatrice du réseau Résonance, chargée de cours à la Haute école de gestion de Fribourg, ajoute à l'intérêt de ce troisième moment critique. Il y est question de chefferie (ou *leadership*) et de valeurs, notions bien utiles dans une économie dévoyée telle qu'on la connaît que trop aujourd'hui. Plus intéressant encore, ses collègues et elle réfléchissent à partir de coordonnées propres à des sociétés qui se sont développées différemment des nôtres³ et dont la conception de l'autorité pourraient à l'avenir nous être d'un grand secours⁴!

Du vide au trop-plein: la société débordée, suite et fin. Le texte introductif de Fabien De Geuser trois pages plus loin remet en perspective notre projet.

Il reste donc à rappeler les thèmes des cinq articles qui le composent. Peggy Larrieu nous offre une synthèse lumineuse des enjeux dans la justice aujourd'hui s'il n'est pas possible d'inter-dire. Dans un monde qui déborde de partout, nous écrit-elle, sévit actuellement une véritable folie normative censée combler tous les vides juridiques, pour assurer notre confort, notre bien-être, pour veiller sur notre santé et notre sommeil. Le sociologue et éducateur Julien Billion nous instruit des errances de jeunes-gens sans lieux ni liens souvent. Le mathématicien Jérôme Gavin traite du thème du dossier à travers le trop-plein de nombres et les limites des approches quantifiées. Michel Villette se demande ce que peuvent apprendre à leurs étudiant.es des professeur.es en management tout droit sortis de l'université et sans expérience concret du monde des affaires. Damien Cru, ergonomiste, partage son souci pédagogique au plus près du travail réel et des usages de l'activité.

Chères lectrices, chers lecteurs, meilleurs vœux à vous et à vos proches, et bonne lecture!

Pour la rédaction,
Alain Max Guénette

³ Pierre Clastres. *La société contre l'État*, éd. de Minuit, 1974.

⁴ Monique Chemillier-Gendreau. *Régression de la démocratie et déchainement de la violence*, coll. «Conversations pour demain», Conversation avec Régis Meyran, Textuel, 2019.